

Conte de Noël

FETE DE NOEL A LA RESIDENCE DES PERCE-NEIGE

Premier texte :

Après le petit déjeuner, le directeur nous a présenté une nouvelle animatrice prénommée Clarisse. J'ai tout de suite été séduite par son enthousiasme et par son langage châtié, ainsi que par son projet d'organiser un atelier d'écriture. Malheureusement, comme il fallait s'y attendre, la plupart des pensionnaires se sont très vite désintéressées et ont rejoint les autres animateurs de travaux pratiques. Seuls M. Dubuis et moi-même avons accepté l'expérience. J'ai noté avec satisfaction l'étonnement de Monsieur le directeur. Depuis mon arrivée il y a quatre mois, c'est la première fois que j'accepte de participer à une activité »conviviale « comme ils disent.

Nous avons trouvé une table de libre entre le groupe qui découpait des anges dans du carton de couleur métallisée et celui qui faisait des puzzles : « Les animaux de la ferme en huit morceaux ». Monsieur Dubuis s'est endormi très rapidement. L'animatrice m'a proposé de tenir une sorte de journal, de m'habituer à écrire chaque jour sur les événements de la maison. Nous avons commencé le premier exercice : décrire en quelques mots son arrivée.

Je lui ai rendu mon premier texte. Elle a beaucoup aimé mon style et admiré ma belle écriture. Avant de partir, elle m'a proposé pour la prochaine fois de relater les circonstances de mon arrivée dans la maison. J'ai accepté avec enthousiasme. Un sentiment que je n'avais plus éprouvé depuis l'accident. Je suis si impatiente de commencer mon récit que j'en ai oublié le mot croisé du « Temps ».

Pendant trois jours, j'écris, corrige, relis et recorrige en m'efforçant de n'employer que le présent selon les recommandations de Clarisse. Bien que je n'aime guère les familiarités nous avons décidé de nous appeler par nos prénoms.

Deuxième texte :

Par une chaude matinée d'été, je me dirige vers la cuisine pour me faire une tasse de thé vert. Traversant l'entrée, je perds une de mes mules. Déséquilibrée, je glisse sur le tapis en soie Herké et tombe sur le côté. Une douleur atroce me transperce et je m'évanouis. Lorsque je reprends connaissance, j'essaye en vain de ramper vers le téléphone, mais la douleur est trop intense. A ma grande honte, je crie pour appeler à l'aide. Mme Pinheiro, la concierge, qui passe à ce moment dans le couloir, m'entend et appelle une ambulance. Avant l'arrivée des ambulanciers, je réussis tout de même à atteindre le téléphone et j'appelle Jean-Bernard pour annuler la partie de bridge de l'après-midi. Malgré la douleur lancinante, je me contrôle assez pour lui annoncer mon intention de partir en voyage pour plusieurs semaines. Bien que nous soyons de vieux amis, ma fierté m'interdit de me donner en spectacle dans une situation si humiliante. Je promets de reprendre contact avec lui dès mon retour.

A l'hôpital, on diagnostique une double fracture du fémur et l'on m'annonce sans trop de ménagements que je suis désormais condamnée au fauteuil roulant. Plus question de vivre seule ! Mes pires cauchemars deviennent réalité. On convoque ma nièce, ma seule parente, pour prendre les dispositions nécessaires. Elle est un peu gênée de ne pas m'avoir rendu visite plus tôt. Comme d'habitude elle geint sur son sort et je dois la réconforter. Par contre Madame Pinheiro vient me voir chaque semaine, m'apportant des friandises portugaises, huileuses et poisseuses, me parlant des potins de l'immeuble, des problèmes de couple de sa

fille, de sa ménopause difficile. Malgré mon mutisme, elle persiste, déversant sur moi sa bonté dégoulinante, osant même m'embrasser. Ayant fait le ménage chez moi pendant près de vingt ans, elle devrait avoir réalisé combien je déteste les familiarités.

Bref, ma nièce, grâce à ses relations, me trouve une place à la résidence des Perce-Neige. Le premier jour, le directeur, charmant d'ailleurs, me demande de remplir un questionnaire concernant mes dernières volontés. Enterrement ou crémation ? Je reçois un choc encore plus violent que la chute lorsque je réalise que je vais ressortir de ce purgatoire les pieds devant. Moi la solitaire, la silencieuse, je dois maintenant subir à la fois la présence de vieillards débiles, gâteux, impotents, plus celle d'un personnel soignant débordant de gentillesse et de bonne humeur. Je ne supporte surtout pas la façon infantile dont on nous traite. Un exemple : les premiers jours, ayant beaucoup de peine à m'isoler pour lire ou faire mon mot croisé, j'exige de rester dans ma chambre. L'aide-soignante en me grondant comme une gamine, redescend mon fauteuil dans le réfectoire afin que je profite du récital « Luis Mariano » d'un vieux beau de chanteur. Maintenant que nous approchons de Noël, une vague d'angoisse m'envahit. J'ai toujours détesté la période des fêtes.

Cela m'a fait du bien d'écrire. J'ai ressenti un plaisir un peu pervers en remettant mon texte à Clarisse. Elle n'a pas fait de commentaire. Elle a souri et m'a suggéré de parler de mes sentiments au sujet de Noël pour la prochaine fois. Nous avons ensuite eu une conversation passionnante au sujet du dernier roman de Le Clézio.

Troisième texte :

Noël ! Pour fuir l'ambiance débilante, la bonne humeur artificielle régnante, depuis des Années je fais un beau voyage à cette époque. Si possible dans un pays non chrétien. J'ai ainsi visité avec l'association « Culture et Découvertes » les tombes égyptiennes, les ruines maya, les nécropoles assyriennes. Le seul voyage que je regrette est celui à la découverte des villes souterraines de Cappadoce où j'ai eu l'idée idiote d'acheter le tapis de soie, objet de mon malheur. Bref, depuis des années, j'avais réussi à gommer Noël. Je redoute les jours à venir.

22 décembre :

Ma nièce est venue me rendre visite. C'est la première fois depuis mon arrivée ici. Elle part au Kérala faire une cure ayurvédique pour lutter contre son stress. Pour la nième fois, elle gémit sur sa vie si dure, sur la bourse qui continue de s'effondrer, sur ses clients ingrats. Je lui fais remarquer sèchement que si elle avait suivi mes conseils et fait carrière comme moi à l'UBS plutôt que de se lancer dans la gestion de fortune en indépendante, elle ne serait pas aussi stressée. Là, soudain elle se fâche tout rouge et dit que l'UBS, malgré ses milliards de bénéfiques, a licencié 5% de son personnel en 2003 « surtout les vieux » ajoute-t-elle en me regardant fixement. Puis elle part après m'avoir jeté sur les genoux une boîte de marrons glacés. Je suis presque autant choquée qu'à l'annonce de la faillite de Swissair.

23 décembre:

Cela a très mal commencé. J'avais trouvé un petit recoin dans le réfectoire derrière l'aquarium où je pouvais m'isoler. Ce matin, je découvre que l'on y a érigé une grande crèche. Malgré mes protestations, on coince mon fauteuil entre l'étable et l'aquarium. J'ai l'impression de faire partie du tableau : la mère d'un roi-mage sans doute. J'ai cependant un moment de satisfaction : Lola, la chatte de la maison a viré le petit Jésus et s'est installé dans la mangeoire. Mme Lobsiger, l'aumônière protestante, découvrant le sacrilège, a éjecté la chatte plutôt violemment. A ma grande joie, Lola est revenue un moment après et a fait pipi

dans la paille aux pieds des bergers. Bien que je n'aime pas les chats, j'ai ressenti un moment d'émotion. L'impression de partager avec Lola une certaine complicité.

24 décembre :

Madame Pinheiro m'a offert un arbre de Noël entouré d'une guirlande électrique et une spécialité de Noël de chez elle. Comme d'habitude, elle m'a raconté les divers événements de l'immeuble. J'ai depuis longtemps renoncé à lui dire que les problèmes des voisins ne m'intéressaient pas. Au moment de partir, se penchant sur moi pour me faire subir son accolade parfumée au patchouli, elle me glisse à l'oreille : « Demain, vous allez avoir une bonne surprise » Je n'ose imaginer ! Avant l'arrivée de la chorale, j'ai réussi à les convaincre de me ramener dans ma chambre prétextant une migraine.

25 décembre

Plus qu'un jour à supporter l'excitation ambiante. A midi, un tiers des pensionnaires pomponnées, frisottées, attend dans l'entrée les familles qui les emmènent au restaurant. Ceux et celles qui restent seuls pleurent en silence. Les soignants essaient de leur mieux de les reconforter en inventant des pitreries. Certains les prennent carrément dans leurs bras. Je m'étonne de me sentir un peu solidaire. La tristesse ambiante m'envahit. Mes yeux me picotent. Je décide de retourner dans ma chambre lorsque devant mon fauteuil apparaît Jean-Bernard, un grand bouquet de fleurs à la main. Jean-Bernard !

Nous nous dévisageons un long moment. Il se penche vers mon fauteuil, dépose délicatement le bouquet de roses blanches sur mes genoux et murmure : « Marguerite, il faut que je vous parle, pouvons-nous trouver un endroit plus tranquille. » Il a raison, car le hall est maintenant sens dessus dessous. Les soignants dansent la bourrée au son de cornemuses écossaises, les résidents qui pleuraient, frappent maintenant dans leurs mains encourageant les danseurs de leurs voix chevrotantes. Le directeur passe de fauteuil en fauteuil, offrant du porto. Je propose à Jean-Bernard d'aller dans ma chambre. D'une main ferme, il saisit les poignées du fauteuil et m'entraîne vers l'ascenseur. Dans ma chambre, il met les fleurs dans l'eau, m'enveloppe dans un plaid, saisit une chaise et s'installe tout près de moi. « Marguerite, quel malheur ! J'aurais dû venir beaucoup plus tôt, mais après votre coup de téléphone, j'ai attendu en vain votre retour de vacances. Ensuite, l'état de santé de maman s'est soudainement aggravé et je suis resté à son chevet pendant six semaines. Lundi passé son cœur, son pauvre cœur a fini par lâcher. »

Dans un premier temps, je suis étonnée de ressentir si peu de joie en apprenant que le vieux chameau a enfin cassé sa pipe. Dire que j'attendais cette nouvelle depuis si longtemps !

Je profère quelques vagues paroles de condoléances, mais Jean-Bernard a déjà changé de sujet.

« Marguerite, j'ai essayé de vous téléphoner mais le numéro était déconnecté. J'ai fini par aller frapper à votre porte, mais à ma grande stupéfaction, votre nom n'y figurait plus. Heureusement la concierge m'a gentiment donné votre adresse. »

Il prend ma main entre les siennes et plonge son regard dans le mien. « Marguerite, je pensais que nous étions de grands amis, comment avez-vous pu disparaître ainsi, me laisser sans nouvelles ? »

De grands amis ! Officiellement, des collègues pendant vingt ans, puis des partenaires de bridge un après-midi par semaine depuis notre retraite. Officieusement, mon grand amour secret auprès duquel j'ai rongé mon frein pendant toutes ces années, avalant ma frustration,

écoutant ses interminables récits sur l'état de la vieille sorcière qui le retenait prisonnier. Pieds et poings liés qu'il était ! Mais il semble avoir brisé ses chaînes :

« Marguerite, vous savez bien que je vous ai toujours secrètement aimée. ! Ah ! S'il n'y avait pas eu maman. »

Nous nous dévisageons comme deux vieux abrutis. Mes yeux me picotent à nouveau, ma gorge se serre.

« Marguerite, nous avons perdu tant de temps » (Tu l'as dit bouffi !) « Marguerite, venez donc vivre chez moi, je m'occuperai de tout, j'ai l'habitude ». Je n'en crois pas mes oreilles : Mon rêve secret, mon cadeau de Noël !

Malheureusement il ajoute :

« L'appartement est déjà tout équipé pour une personne invalide. » La douche froide ! Je fais un effort surhumain pour continuer à sourire idiotement.

« Sinon, je m'arrangerais pour vous rejoindre dans cette maison. Nos amis viendront volontiers jouer aux cartes avec nous régulièrement. Je vous en prie Marguerite. » Il est là, positivement à genoux, des larmes plein les yeux.

Soudain je n'en peux plus. J'ai surtout très peur de laisser couler une mare de larmes refoulées devant lui. Je lui explique que l'émotion est trop grande et que j'ai besoin de temps pour réfléchir à sa proposition.

Jean-Bernard penche vers moi son grand corps, prend mon visage entre ses longues mains distinguées et M'EMBRASSE SUR LA BOUCHE !

Après son départ, je sombre aussitôt dans un sommeil profond.

LE 26 DECEMBRE

A mon réveil, je me sens extrêmement bien. La nuit m'a porté conseil. Hier, après avoir ressenti une certaine euphorie, j'ai vite repris mes esprits. Le doute m'avait envahi. Jean-Bernard ne pouvait-t-il avoir des relations qu'avec des femmes impotentes ? M'offrait-t-il royalement un rôle de vieille rombière ?

J'ai également réalisé que j'avais développé un certain attachement à la vie communautaire de la résidence. Clarisse et l'écriture me stimulait plus que le bridge.

Alors j'ai pris ma grande décision :

ACHETER UN ORDINATEUR !